

Prologue

Il a pris la route pour le Grau. Pas celle à quatre voies d'aujourd'hui, mais l'ancienne, la route du passé, qui s'attarde dans la traversée des villages, qui flâne à travers plaines, vignes et étangs. En refaisant ce parcours de Nîmes jusqu'à la plage, en reprenant contact avec une réalité qu'il avait évitée et occultée pendant des années, qu'espérait-il ?

Il a roulé sans précipitation - quand on va au-devant de soi-même pourquoi appuyer sur le champignon ? - attentif au paysage et aux quelques mas qui de loin en loin l'accompagnaient. Il espérait qu'ici ou là surgirait une image familière, depuis longtemps oubliée, qui raviverait un souvenir, un fragment du passé. Mais non, rien. Sinon parfois, révélés par la surélévation soudaine du ballast ou une trouée de la végétation qui les bordait, quelques mètres de rails qui lui rappelaient l'existence du petit train du Grau, celui que régulièrement ils empruntaient à la belle saison, assis sur les marchepieds extérieurs, et qui leur offrait un dimanche de liberté et de bonheur. Mais c'était un souvenir indéfini, sans chair, qui n'appelait aucune image précise ; un souvenir de « savoir » : il savait simplement que ça avait eu lieu, sans parvenir à se rappeler aucune circonstance précise. Il en fut de même pour la traversée de Saint-Laurent. Aucune réminiscence sinon, en retrouvant l'étroitesse de la rue principale, le rappel des bouchons et des files interminables de voitures qui marquaient les retours de plage chaque dimanche soir d'été.

Il guettait surtout cette place ombragée où ils avaient fait une longue halte lors de son tout premier trajet vers la mer. C'était à la sortie de la guerre. Il n'avait pas encore six ans. Le sanatorium ou la plage avait décrété le médecin de famille, à cause du rachitisme qui les menaçait son frère et lui. Alors son père, tout juste revenu de captivité, avait sorti du garage la vieille B14 et la roulotte. Et en route vers le Grau. Oui, il allait découvrir la grande bleue, voir enfin de ses yeux cette inconnue à laquelle les livres illustrés et la voix de sa mère ne cessaient de le faire rêver. Il l'imaginait comme une immense baignoire.

Sous la canicule de juillet, la petite place avait surgi comme une oasis puisqu'elle ajoutait à la fraîcheur de ses platanes celle d'une fontaine. Torses nus, cheveux détrempés, éclaboussés d'eau, de cris et de rires, avec René son frère, ils avaient pataugé dans la flaque boueuse que le jet avait rapidement formé autour de la B14.

Il eut beau rouler lentement, remonter plusieurs rues adjacentes, à la recherche de détails connus pour se repérer, rien, impossible de retrouver la place. Elle avait disparu. Le village avait poussé,

s'était transformé, avait étendu partout le rhizome de ses lotissements pavillonnaires. La fontaine, comme le domaine mystérieux du « Grand Meaulnes », n'avait désormais d'autre réalité que celle de sa mémoire incertaine. Et il en voulait presque au village de n'être pas resté fidèle à l'image qu'il avait de lui, d'avoir continué de vivre, de l'avoir trahi en somme, même s'il savait ce que sentiment avait de stupide.

Peu après, quand il a vu la tour Carbonnière se dresser comme avant au milieu de la longue ligne droite, il a senti monter en lui une forme d'excitation. Mais à mesure qu'il s'approchait, un sentiment d'angoisse le gagnait, sans raison claire. De part et d'autre de la route, les vastes étendues de roselières où se perdait jadis son regard et qui lui donnaient l'impression d'entrer dans un pays étrange et inquiétant dont la tour était la farouche gardienne s'étaient brusquement rétrécies, ramenées à quelques arpents autour desquels vignes, prairies et rares mas reprenaient leurs droits, réduisant à néant la force mystérieuse des marais environnants. Un groupe de randonneurs, sacs au dos, bâtons ferrés à la main, chaussures de marche aux pieds, s'engageait sur une passerelle d'observation récemment construite qui s'avancait dans l'épaisseur des roseaux. Pourquoi leur rencontre l'avait-elle mis mal à l'aise ?

Bientôt surgit Aigues-Mortes avec ses remparts et sa tour de Constance inchangés. Mais le port, lui, était méconnaissable avec son encombrement de bateaux de plaisance, de toutes tailles, de toutes voilures, de toutes lignes, qui se bouscuaient, entassés les uns contre les autres comme si une tempête les avait précipités dans l'étranglement du bassin. Brusquement le temps présent, celui des mutations, du développement touristique et du basculement dans l'ère des loisirs et de la consommation s'imposait et congédiait le passé. Comme une annonce de ce qui certainement l'attendait là-bas, au bout du canal qu'il abordait et qui conduisait jusqu'au Grau. Cinq kilomètres qui coupaient droit à travers étangs et marais salants, avec à la fin, excitante et presque angoissante à force d'être désirée, la promesse de la mer.

Cette espérance si intense lors du voyage inaugural avec la B14, à jamais inscrite dans sa mémoire, lui était par la suite revenue à chaque trajet, avec la même force d'émerveillement qu'au théâtre les trois coups qui ouvrent sur un monde magique. Il espérait à nouveau cet avènement. Il fut déçu. Il avait sous les yeux un paysage double, à la fois familier et profondément défiguré. C'était celui de son enfance mais en filigrane seulement, dissimulé sous les oripeaux de la nouveauté. Comme cette piste cyclable qu'il devinait sur l'autre rive grâce aux têtes et casques qui, de temps à autre, semblaient glisser au-dessus du rideau des roseaux. Elle courait tout au long du canal et ne laissait entrevoir les étangs que par intermittence, eux-mêmes cernés au loin par une ceinture d'immeubles, là où s'étendait autrefois le monde immense et sauvage des marais, avec ses soleils lointains, ses vols de mouettes et la marche indolente de ses flamants roses.

Cependant, avec la même fidélité qu'avant, la route suivait obstinément le canal et bientôt son regard s'est laissé porter par le courant qui descendait toujours aussi nonchalant vers la mer. De temps à autre une poule d'eau s'attardait, immobile, bercée par les vaguelettes, avant de disparaître subitement sous l'eau, quelques mouettes criardes passaient dans le ciel ou piquaient vers la surface avant de s'éloigner. Ces images familières semblaient remonter d'un temps lointain et indéfini. Pourtant quelque chose avait disparu. Sur la berge en face il n'y avait plus de pêcheurs. Ils n'étaient plus là, assis sur leur pliant de toile, un panier métallique à leurs pieds, guettant le bouchon qui dérivait lentement. La barque aussi avait disparu, cette barque qu'il lui semblait avoir toujours connue échouée sur le bord, à demi remplie de l'eau dans laquelle elle s'enfonçait. Abandonnée par un propriétaire trop âgé ou peut-être mort à la guerre.

Une sourde inquiétude montait en lui à mesure qu'il progressait et s'approchait du Grau. Sans objet précis, faite de craintes vagues mais obstinées, liées confusément au film à venir et aux possibles conséquences de sa décision. Son vieux fond de superstition aussi qui revenait. Est-ce qu'il n'était pas en train de jouer les Pandore en soulevant le couvercle du coffret qu'il tenait fermé depuis des décennies ?

Pour le rassurer, quelques tamaris à la chevelure folle, accrochés à la berge, lui adressaient un signe de reconnaissance. Ils étaient là depuis si longtemps et ils l'accueillaient à nouveau comme un habitué.

Bientôt s'est déployé l'immense patchwork liquide des marais salants et des étangs entremêlés. Ils s'épalaient sous la lumière descendue du ciel qui, en se confondant avec celle qui montait des grands miroirs d'eaux, semblait faire reculer l'horizon au-delà de l'horizon lui-même. Une douceur humide et saumâtre caressait ses joues, gagnait ses narines. Elle était à nouveau là, l'odeur familière de la vase saline qu'il avait découverte puis toujours connue à l'approche du Grau ! Le temps vacillait. Hier et aujourd'hui se fondaient dans la même indétermination. L'enfance revenait par brassées.

Au loin, se devinaient les premières silhouettes du port, et la ville venait à sa rencontre bien avant la ville qu'il avait connue avec ce grand rond-point qui menait à Port-Camargue d'un côté, la Grande-Motte et les plages de l'ouest de l'autre, les quartiers neufs ensuite autour de la gare, les chalutiers de pleine mer au cœur d'une rade inconnue, si soudaine qu'elle en était incongrue. Qu'y avait-il avant à sa place ? Peut-être le débouché du Vidourle ? Impossible de retrouver la moindre image, recouvertes qu'elles étaient par cette réalité nouvelle. Mais bientôt l'ancien pont est apparu, le pont tournant qu'il avait si souvent contemplé quand il pivotait lentement pour livrer passage aux voiles qui gagnaient le large. Il était toujours là, fidèle à lui-même, fidèle à son souvenir.

Retrouvant un geste familier presque instinctif, venu d'un lointain passé, il s'est accoudé sur la rambarde métallique qui surplombait le canal. Devant lui s'ouvraient au loin sur la mer infinie les deux bras tendus de la jetée, avec le pouce levé de leurs deux phares et leurs bracelets de bateaux qui tintinnabulaient sous la brise. Toujours le miracle de cette vue inchangée, comme immuable, insensible au temps qui passe. Venu du large, le vent léger lui caressait les joues. C'était l'heure de la marée rentrante. A ses pieds sous l'apponnement, entre le quai et un chalutier, là où le courant s'amollit, de maigres détritiques flottaient et dérivait lentement à contre-courant, entre lesquels se glissaient furtifs de petits poissons aux éclairs d'argent. L'odeur ! Oui, l'odeur. C'est elle qui l'a saisi aux narines comme une évidence : la même, exactement la même qu'avant. La même que celle de ses six ans, de son enfance, de son adolescence. Inchangée. Un mélange d'iode, de vase et d'embrun, d'eau à demi endormie au clapotement huileux avec, résiduelle, incrustée, remontée depuis des générations dans les mailles des filets, cette haleine de varech, de marée, d'oursins et d'écailles de poissons qui achèvent de sécher au soleil. Un bouquet unique, l'essence même du Grau. Et sous la plante de ses pieds, gagnant jusqu'aux mollets, il a ressenti à nouveau le tremblement sourd du tablier au passage des voitures qui, dans son dos, roulaient au pas. En même temps lui est revenu le souvenir tactile du revêtement en cordage tressé quand au retour de la plage, pieds nus, serviette de bain sur l'épaule, il évitait soigneusement les plaques de métal du passage piéton qui, sous la canicule de midi, lui brûlaient la voûte plantaire. Il aimait la caresse douce et râpeuse de ce tapis singulier avant de retrouver à la sortie du pont la chaleur molle du goudron.

Venue de l'embouchure, une barque à moteur remontait le canal de son train de sénateur, traçant un sillon dont les ondes allaient s'élargissant pour venir caresser la coque des bateaux provoquant leur discret balancement, presque imperceptible. Les vaguelettes montaient, descendaient, de moins en moins fortes, jusqu'à leur extinction avec l'éloignement de la barque. Ramolli, un sachet plastique flottait transparent entre deux eaux comme une méduse morte. Quelques mouettes criaillaient là-bas à l'entrée du môle. Le Grau de son enfance n'avait pas disparu. Il était là, concentré sur ce pont.